

INSERTIONS

1. S'adresser au Bureau du journal à 10 heures du matin à 10 heures du soir.

2. Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

3. Les matériels sont expédiés tard, le télégramme national de la Croisette, 12h.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, GALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

La (Mouche) de Henri Heine

La femme qui a inspiré les plus beaux vers de Henri Heine mourant vient d'être subitement à Orsay, mais pour nous qui suivons pas à pas l'histoire du malheureux poète un deuil intime que la mort de M^e Camille Selden. La plupart des lecteurs français ne connaissent guère son nom que pour l'avoir lu sous des articles de littérature étrangère, et, aussi, en tête du roman « Daniel Vladys » qui fut lancé par Taine. Mais, pour ceux à qui les dernières poésies de Henri Heine sont familières, Camille Selden est avant tout la muse gracieuse dont le sourire a illuminé les derniers mois de poète à demi-aveugle et paralysé, et qui reçut de lui le surnom de « Mouche ».

C'est une tragique histoire que la fin de Henri Heine. Atteint en 1848 d'ataxie locomotrice, il reste huit années cloué sur ce qu'il a appelé son « tombeau de matelas, et souffre nuit et jour des tortures inexprimables ». Peut à peu, ses amis parisiens, ceux qu'il égaya jadis par ses saillies, oublient le chemin de l'appartement où l'auteur de « l'Intermezzo » souffre son lent martyre. On connaît son exclamation en voyant Berlioz pénétrer dans sa chambre: « Comment une visite ! Ah ! Berlioz, vous serez toujours originale ! »

Amis et parents, tous se fatiguent de revivre ce mourant qui ne mourrait pas, et le poète restait seul avec Mathilde, son ancienne maîtresse qu'il avait épousée dans un déclin de générosité à la veille d'un duel. Mathilde, follement aimée jadis pour ses formes déesses, était hors d'état, maintenant de remplir sérieusement son rôle de garde-malade. Insouciante plutôt qu'égoïste, elle ne sut répandre autour de cette agonie ni paix, ni tendresse, ni respect, ni bien-être. Cette union, que, sur la foi d'anecdotes douteuses, on a souvent présentée en France comme italienne et tendre, fut, en réalité, une torture nouvelle infligée au mourant. La solitude physique fut peut-être moins terrible pour une sensibilité comme celle de Heine que la solitude morale aux côtés d'une femme indifférente et matérielle.

Un jour, en automne 1855, une jeune veuve, tchèque d'origine, Mme de K..., vint de la part de quelque ami d'Allemagne apporter à Henri Heine des notes de musique. Le pauvre souleva du doigt sa pauvre paralysée et contempla un instant sa visiteuse charmante par sa grâce, son enthousiasme et sa simplicité, il la pria de revenir. C'est ainsi que dans son cœur, si longtemps sevré de tendresse, éclata brusquement un dernier amour, à la fois violent et désespéré.

Grâce à cette jeune femme, le poète échappa enfin à l'atmosphère d'épaisse vulgarité qui depuis si longtemps pesait sur lui et brisait les élans de son inspiration; sans doute, il pouvait à peine entrevoir ce visage attentif, et ses lèvres privées de sensibilité ne pouvaient même plus percevoir le contact de ces doigts fins; pourtant, le poète de « Lazare » sentait que l'amour révélé était dans sa maison. Le spectre de la mort se dressait entre « La Mouche » et lui, mais il avait du moins, lui, l'exil de corps et d'esprit, la suprême consolation d'une sympathie ardente échangée au seuil du tombeau.

Des vers, alors, jaillirent de son

coeur. Il les écrivait lui-même, au crayon, au prix de mille souffrances, durant ses nuits sans sommeil; ils ne furent connus que quelques semaines plus tard, après sa mort, à la fin de sa délivrance, arrivée le 26 février 1856. Ces vers, sans être les plus parfaits, sont les plus beaux qu'il ait écrits, les plus profonds aussi et les plus doucereusement amers. Ils ont mis le sceau définitif à la gloire du grand poète.

Quant à la « Mouche », elle resta inconnue durant près de dix ans; un ami de Henri Heine ayant révélé son nom au public; elle se démasqua et raconta ses souvenirs sur le général moribond: M^e de K..., devint Camille Selden, et, sous ce nom, put une part active au mouvement littéraire parisien entre 1865 et 1880. Elle se retira ensuite dans les fonctions paisibles de professeur d'allemand au Lycée de jeunes filles de Rouen.

C'est là que je la vis pour la première fois, il y a des années. Toujours vive et gaie, malgré son âge, la « Mouche » était un peu hostile aux visiteurs inconnus; tant d'Allemands indiscrets avaient cherché à provoquer ses confidences ! Quand elle sut que je n'en voulais pas tant, et que mon seul but était de m'entretenir avec elle, pour elle-même, elle fut charmante. Nous avons, depuis, échangé bien des lettres. L'esprit souriant et pétillant, elle causait avec une grâce triste de grand-mère très indulgente, et c'était pour moi une joie profonde d'apercevoir la mouche en relais qui scellait ses enveloppes.

... « Mouche » vient de mourir ! Quel ami de Henri Heine ne murmurerait, à cette nouvelle, les vers célèbres qu'il lui adressa quelques jours avant sa mort : « C'était toi la fleur, enfant dorée. — A tes baisers, je te reconnus : — Les fleurs n'ont pas de larmes ; — Les larmes des fleurs ne brûlent pas si ardemment ! »

Le voyage de M. Faure en Bretagne

Une correspondance de Jules Simon

Le voyage de M. Félix Faure en Bretagne, le mois dernier, donne un regain d'actualité à la correspondance suivante que nous adressait, le 20 mai dernier, notre illustre maître et ami, Jules Simon, lui ayant donné le titre de « Voyage différé ». On sait combien il aimait et connaissait « sa Bretagne » ; nul ne pouvait mieux en parler ni avec plus d'autorité.

M. Félix Faure avait promis de faire

un voyage en Bretagne. Ce voyage se justifiait par de bonnes raisons politiques. On croit généralement à Paris que les cinq départements bretons sont restés des départements monarchiques. On va même jusqu'à croire que ce sont des départements légitimistes.

Il y a pour cela deux raisons : la première, c'est le souvenir de la chouannerie, auquel on peut ajouter aussi le souvenir de la Vendée, à cause des combats de la Vendée, et la seconde, c'est l'attachement persistant des campagnes bretonnes à la foi chrétienne. Nul part autant qu'en Bretagne, la foi chrétienne et ce qu'on peut appeler aussi la foi légitimiste n'ont été autant identifiées. Je me rappelle, en

bien l'époque où toutes les élections politiques, départementales, communales donnaient le même sou de cloche dans les cinq départements. Mais c'est de l'histoire ancienne. Les élections de 1830, les chemins de fer de 1848, le service obligatoire, ont entamé et modernisé la vieille province. Elle n'était que bretonne ; elle est devenue en grande partie française.

C'est le point de notre pays, où la liste est la plus active entre le passé et le présent. Nantes et Rennes ne sont plus d'accord avec leurs départements. Villes avancées, départements arrêtés. Les Côtes-du-Nord, appartenant en grande partie à l'opinion libérale, et le Finistère à l'opinion républicaine. C'est une transformation qui s'accomplit. Il faut se hâter de voir la Bretagne, pendant que la lutte est encore ardente.

Il va sans dire que je suis pour les idées modernes. Mais, que voulez-vous ? Je suis un peu pour les sentiments anciens. Quand l'ancienne Bretagne ne sera plus qu'un souvenir, c'est un souvenir que j'adore au fond de mon cœur. Il y avait là un ensemble de croyances, de superstitions, si vous voulez, de préjugés, et même d'erreurs qui me seront toujours chères. J'aimais jusqu'à nos héritages morcelés, séparés par de larges haies toutes fleuries, nos cabanes inhabitables, morbides mais pittoresques, nos vieux bateaux dont les formes remontaient jusqu'à Jean Bart, nos églises curieusement sculptées en dentelles de pierre, nos tragédies qui étaient jouées par une paroisse et qui duraient jusqu'à trois jours, nos airs monotonies et atroces, dans lesquels passait le sentiment de la patrie.

J'étais bien qu'un voyage présidentiel n'est pas un voyage archéologique et que le président apporterait avec lui la France elle-même dans tout son rayonnement scientifique et intellectuel. Mais ce voyage est surtout une occasion de fêtes et de souvenirs : les paysans bretons regarderaient le président et sa cour parisienne ; les Parisiens verraient la Bretagne, quand elle peut être vue. On joue encore du binôme et de la bombarde en 1896. Il y a encore des pardons où accourent deux mille pèlerins ; on fait des courses de chevaux où le jockey trouverait à admirer et à prendre, s'il était moins entiché des coutumes anglaises ; on fait des processions qui sont des fêtes nationales ; on accomplit des vœux comme au moyen-âge ; on porte les bragues-brass et le chapeau plat à larges bords ; en un mot, toute la vieille Bretagne est là, en chair et en os, si elle n'y est pas tout à fait en esprit et en vérité. Elle emplit toutes les places et bordeait tout les chemins, comme une vision à demi effacée, mais encore puissante du passé.

Ce ne serait pas un peuple ressuscité, mais ce serait la chute ajournée d'une civilisation qui n'est plus qu'un rêve. J'aurais voulu que la représentation fût donnée dans son cadre, estival, quand le sarrasin et les pompiers sont en fleur. Ces deux neiges élouïssantes, où le vent découvre les longues enfilades rouges de la tige du blé noir, et que ravive de loin en loin la fleur d'or du genet, sont un des plus beaux spectacles que puisse offrir la nature.

Mais le voyage de M. le président de la République est reculé ; je n'ose pas dire que les dépenses étaient en-

gagées, beaucoup de préparatifs déjà en train, et qu'en se rapprochant de l'hiver la fête passerait de la campagne dans les villes. Permettez-moi de le regretter doublement.

Nos campagnes sont encore par beaucoup de côtés la Bretagne ; mais nos villes ne sont plus que de belles villes françaises. Je ne sais pas ce que la politique a pu avoir à faire dans ce changement de front ; mais si c'est elle qui nous impose ce retard, c'est tant pis pour la belle province, pour l'histoire, pour les Bretons fiers de leur pays, et pour les *Gallans* (Français), qui auraient voulu voir encore un coin de notre moyen âge.

Jules Simon.

Cérémonies patriotiques

Mars-la-Tour, 16 août.

Le temps écoulé depuis l'année terrible n'affaiblit aucunement le souvenir donné aux morts de la guerre. Au contraire... De nouveaux monuments s'élèvent sans cesse de chaque côté de la frontière de 1871. Un de ces derniers jours encore, les Allemands en inauguraient un à Vionville, le premier village du pays annexé sur la route de Verdun.

Hier, les sociétés d'anciens combattants allemands si actives à Metz et dans ses environs se sont réunies dans le ravin de Gravelotte en commémoration des batailles des 16 et 18 août. Du côté français, la principale cérémonie a lieu à Metz — le 16 août à Mars-la-Tour. La solennité tombant un dimanche cette année, le chiffre des pèlerins était encore aujourd'hui plus élevé que d'habitude. Les habitants indigènes de Metz et de la banlieue sont extrêmement nombreux comme toujours.

Les couleurs tricolores brillent à toutes les boutonnieres, à tous les corsages.

C'est devant une foule immense et au milieu du plus grand recueillement que sur le terre où s'élève le monument national, M. Chocarne, sous-préfet de Briey, a pris la parole en ces termes.

En contemplant cette statue de la France vaincue mais vaillante et debout, ne nous abandonnons point uniquement à la douleur.

Rappelons-nous ce que peut un peuple qui poursuit, sans défaillance, son viril relèvement, attendant avec patience et sérénité l'avenir.

Pau, 16 août.

L'inauguration de la statue de Barbanègre a eu lieu aujourd'hui, à Pont-à-Mousson, sous la présidence de M. Doux, préfet des Basses-Pyrénées, délégué par M. Barthou, ministre de l'Intérieur. Le général commandant le XVII^e corps d'armée représentait le ministre de la guerre.

La statue de Barbanègre a été érigée

sur la place de la matrice qui porte le nom de place d'Humiague, et la statue, œuvre du sculpteur Marqueste, est en bronze. Le général Barbanègre est debout, la tête nue, il tient son épée dans sa main droite ; l'allure est mariale et fière.

Sur la face principale du piédestal,

vous n'avez pas dit, c'est que l'Eglise ne peut rien abandonner du dogme. Au contraire, vous avez semblé croire qu'une entente interviendrait, que de part et d'autre on se ferait des concessions, et c'est là une pensée condamnable, un langage qu'un prêtre ne peut tenir sans être criminel. Non, la vérité est absolue, pas une pierre de l'édifice ne sera changée.

Oih dans la forme, tout ce qu'on voudrait. Nous sommes prêts à la conciliation la plus grande, s'il ne s'agit que de tourner certaines difficultés, de ménager les termes pour faciliter l'accord... Et c'est comme notre rôle dans le socialisme contemporain, il faut s'entendre.

Certes, ceux que vous avez si bien nommés des déshérités de ce monde, sont l'objet de notre sollicitude. Si le socialisme est simplement un désir de justice, une volonté constante de venir au secours des faibles et des souffrants, qui donc plus que nous s'en préoccupe, y travaille avec plus d'énergie ? Est-ce que l'Eglise n'a pas toujours été la mère des affligés, l'aide et la bienfaisance des pauvres ? Nous sommes pour tous les progrès raisonnables, nous admettons toutes les formes sociales nouvelles qui aideront à la paix, à la fraternité... Seulement, nous ne pouvons que condamner le socialisme qui seraient forcées de chasser Dieu pour assurer le bonheur des hommes.

Ainsi notre adhésion à la République, en France, prouve que nous n'en tendons pas fier le soi de la religion à une forme gouvernementale, même auguste et séculaire. Si les dynasties ont fait leur temps, Dieu est éternel. Périssent les rois, et que Dieu vive ! D'ailleurs, la forme républicaine n'a rien d'antichrétien, et il semble au contraire qu'elle soit comme un réveil de cette communauté chrétienne dont vous avez parlé en des pages vraiment charmantes.

Le père est que la liberté devient tout de suite de la licence et qu'on

un bas-relief reproduit le tableau de M. Edouard Détaille, du Musée du Luxembourg. L'inscription suivante est gravée au-dessous : « Barbanègre (1772-1850) — Les enfants de Pont-à-Mousson ».

Sur la face gauche, une autre inscription rappelle la déclaration de Barbanègre au général austro-hongrois : « Je ne rendrai pas (1851) ». La face de droite évoque les noms des batailles et sièges où Barbanègre s'illustra.

Paris, 16 août.

L'Association des anciens combattants de 1870-1871 a donné, aujourd'hui, son banquet annuel au Salon des Familles. Cette fête toute patriotique avait pour but de célébrer l'anniversaire des batailles du 16 août 1870 : « Gravelotte et Saint-Privat ».

Un dessert, le général Magnat après avoir salué les représentants de la presse, le commandant Jouat et le capitaine Barbet ainsi que les anciens combattants de 1870, a envoyé un salut fraternel aux combattants morts sur le champ de bataille. Le général a ensuite, en termes émus, rappelé les batailles de Gravelotte, Metz, Saint-Privat, etc. et a porté, en terminant la santé du général Billot, ministre de la guerre, et du général Saussier, gouverneur militaire de Paris.

Plusieurs autres toasts ont été portés.

Incendie de l'Exposition de Montpellier

Montpellier, 18 août.

Ce matin, vers 4 heures, les gardiens de l'Exposition apercevaient une légère fumée se dégagant du bâtiment occupé par le panorama de Reischhoffen dans lequel se trouvait couché le nommé Émile Ayrol, âgé de 21 ans, gardien, et qui se leva à temps pour crier : au secours !

Le caporal du poste de la caserne de gendarmerie située en face, mais de l'autre côté de la ligne du chemin de fer P.-L.-M., presque au même instant, plus élevé que d'habitude. Les habitants indigènes de Metz et de la banlieue sont extrêmement nombreux comme toujours.

Les couleurs tricolores brillent à toutes les boutonnieres, à tous les corsages.

C'est devant une foule immense et au milieu du plus grand recueillement que sur le terre où s'élève le monument national, M. Chocarne, sous-préfet de Briey, a pris la parole en ces termes.

En contemplant cette statue de la France vaincue mais vaillante et debout, ne nous abandonnons point uniquement à la douleur.

Rappelons-nous ce que peut un peuple qui poursuit, sans défaillance, son viril relèvement, attendant avec patience et sérénité l'avenir.

Mais l'intuition surtout paraissait prodigieuse, car n'était-ce pas elle, elle seule, qui lui ait sauvé de l'assaut qu'il prévoyait ?

En outre, il était prêtre italien, grand pontife, superstitieux et despotique, lié par la tradition, soumis aux influences de race et de milieu, cédant aux besoins d'argent, aux nécessités politiques ; sans parler de son orgueil immense, la certitude d'être le Dieu auquel on doit obéir, le seul pouvoir légitime et raisonnable sur la terre.

C'est tout juste si on eut le temps d'éveiller les personnes qui reposaient à l'intérieur de leurs baraquements. Ce fut alors un sauve-qui-peut.

Tout le régiment du 142^e, en un mot, toutes les troupes logées dans la caserne furent bientôt sur pied. Malheureusement l'intensité des flammes était devenue telle qu'il fut matériellement impossible à ces troupes de franchir le pont du chemin de fer qui sépare la caserne de la caserne centrale. Un groupe de militaires, armés de pioches et de bâches put cependant, par des voies détournées, arriver à temps pour sectionner le pavillon central que les

flammes avaient échappé avec une rapidité vertigineuse.

Hélas ! tous les efforts étaient inutiles. En moins de quinze minutes, cet immense monument s'effondrait sur lui-même, était littéralement réduit en cendres. On eut dit une toile de feu qui s'abaisse laissant aussitôt à découvert l'immense bâtiment de la caserne du génie, que ce véritable monument masquait quelques instants avant.

D'un autre côté, l'incendie presque en même temps et avec non moins de rapidité, attaqua le vaste pavillon de l'industrie et des sciences et lettres où se trouvaient les plus riches collections, non seulement des archives de la ville et des Facultés, mais de bon nombre de particuliers qui avaient tenu à faire profiter les visiteurs de la vue de véritables merveilles. Du côté,

UNION FRANCAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES - MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR
De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

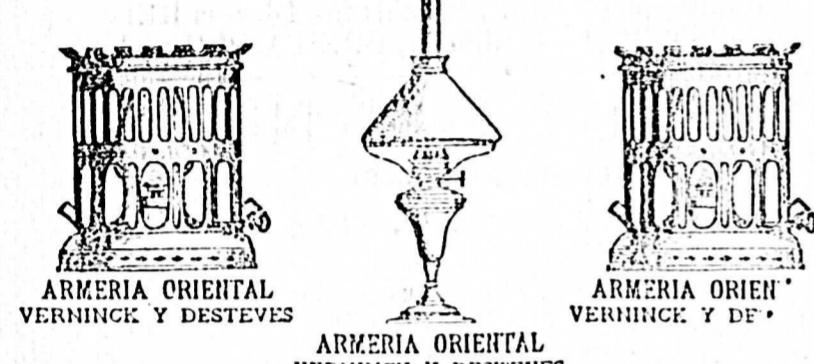
AVENIDA GENERAL RODRIGO 331 A 335, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA:
CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

CALLE ITUZAINGO NUMERO 129

MONTEVIDEO



Fourneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Coutellerie fine, française et anglaise. Variété d'articles pour cadeaux. Armes et cartouches de tous systèmes.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajeno Superior certificado. Unico inventor del rompibolas de «Los Mandarines». Unicos concesionarios del coñac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BEDUCHAUD & HIJOS, calle Cámaras 50.

Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cellos y confiterías de la capital.

Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajeno Rovina Dutruc, Licores de 16 a los mandarines, de venta en el ALMACEN MARSELLES de Martín Catalogne.

284 — 25 de Mayo — 284

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

DO R. FLAMÁ

Fábrica de sombreros sobre medida, últimos novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Canillas, cuellos, paños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Dents Allerdyce y Ca.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON H. HATTON
PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de los pañuelos y otros tejidos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a la pintura en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

REDUCHAUD & HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 a

MONTEVIDEO

LE LEGS

car enfin la fièvre typhoïde est très contagieuse.

Madame—Où est-il, ce brave garçon que je le remettrai encore?

Monsieur—Il a voulu rester au cimetière jusqu'à ce que la tombe soit fermée. Il reviendra bientôt. Il fait peine à voir. Le chagrin...

Madame—Et la fatigue. Quatre jours et quatre nuits consécutives passées au chevet de notre pauvre Georges! Quelle sœur de charité aurait fait davantage? Ils s'aimaient comme deux frères. Aussi, au premier télégramme, voyez comme il a sauté dans le train, sans même avertir son directeur. On est capable, pendant qu'il est absent, de lui enlever sa place, son gagnepain.

Madame—Un ami comme on n'en voit plus, celui-là.

Monsieur—Un héros ni plus ni moins

Monsieur—Allons donc! ce serait une infamie. Ah! je voudrais voir ça,

ALMACEN Y BODEGA SARANDI

DOMEcq & PEIRANO

276—SALLE SARANDI—276

Jambons de Bayonne légitimes—Confit d'oeie en terrine—Saucissons de Lyon, d'Arles et Bologna—Fromages Roquefort—Camembert—Assortiment complet de conserves alimentaires des premières marques—Articles pour familles.

PORCELAINES ET CRISTAUX

TELÉFONOS: COOPERATIVA Y URUGUAYA

Curacion Cierta de las Enfermedades Nerviosas

CONVULSIONES, VERTIGOS, CRISIS NERVIOSAS
JAQUECAS, DESVANEZIMIENTOS
CONGESTIONES CEREBRALES, INSOMNIOS, ESPERMATORREA

JARABE HENRY MURE

Al Envase de Frasco quinientos cincuenta para
BUEN ÉXITO DEMOSTRADO POR 15 AÑOS DE EXPERIENCIAS

Será gratis una instrucción impresa, muy interesante, a los personas que la pidan

HENRY MURE, en Pont-St-Espírit (Francia)

DEPOSITOS en todas las principales FARMACIAS.

LICEE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1º, enseignement primaire supérieur; 2º, enseignement commercial; 3º, enseignement universitaire.

La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; los élèves parlent français en récréation.

Los lenguas enseñadas son: el francés, el español, el inglés, el italiano.

Le directeur du Lycée s'assure le concurso de profesores de notable competencia, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jóvenes gress qui lli serán confiados, l'instruction complète que reclama leur avenir.

Les pensionnaires et demi-pensionnaires alíans dans l'établissement sont traités comme en famille.

Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc., par le professeur M. Alame de 8 a 10 h. de soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

—

VAPOR

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—